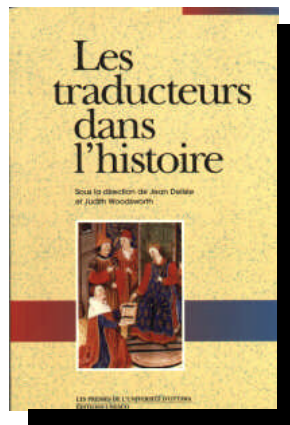


Le chapitre 6 ci-dessous et la Table des matières sont extraits de l'ouvrage *Les traducteurs dans l'histoire*, publié aux Presses de l'Université d'Ottawa et coédité par les Éditions de l'UNESCO, sous la direction de Jean Delisle et Judith Woodsworth dans la collection «Pédagogie de la traduction», 1995, 248 p.

LES TRADUCTEURS, PROPAGATEURS DES RELIGIONS



La reproduction de ce chapitre a été autorisée par la direction des Presses de l'Université d'Ottawa.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	13
Avant-propos	17
Chapitre premier — LES TRADUCTEURS, INVENTEURS D'ALPHABETS	23
Wulfila, évangéliste des Goths	
Mesrop Machtots, figure dominante de l'Arménie	
Cyrille et Méthode, missionnaires auprès des Slaves	
James Evans chez les Indiens cris du Canada	
Chapitre 2 — LES TRADUCTEURS, BÂTISSEURS DE LANGUES NATIONALES	39
Une langue pour l'Angleterre	
L'émancipation du français	
L'émergence du suédois	
Martin Luther : catalyseur de la langue allemande	
L'évolution du gbaya au Cameroun	
L'hébreu, langue moderne en Israël	
Chapitre 3 — LES TRADUCTEURS, ARTISANS DE LITTÉRATURES NATIONALES	77
Joost van den Vondel, ouvrier de la Renaissance aux Pays-Bas	
Les premiers traducteurs de Shakespeare en Europe	
Briser la dépendance : le cas de l'Irlande	
Des traductions qui vont «droit au cœur des Écossais»	
Jorge Luis Borges et la naissance de la littérature argentine	
Traduction et transmission : le cas des littératures africaines	
Chapitre 4 — LES TRADUCTEURS, DIFFUSEURS DES CONNAISSANCES	109
Les importations chinoises de l'Inde et de l'Occident	
L'Inde, foyer de la traduction au cours des âges	
Bagdad, centre de traduction au Moyen Âge	
Tolède, carrefour d'échanges culturels et de renouveau intellectuel	
Rompre l'isolement des pays nordiques	

Chapitre 5 — LES TRADUCTEURS, ACTEURS SUR LA SCÈNE DU POUVOIR 137

La «déclaration Balfour» : un «foyer» ou une «patrie»?
Entreprises médiévales de traduction : de Bagdad
à l'Europe de l'Ouest
La multiplication des centres de pouvoir en France
La traduction subversive en Italie et en ex-URSS
Conquérants et colonisateurs du Nouveau Monde
Des traductrices en Angleterre, en Europe, en Amérique
du Nord
L'exercice du pouvoir par des traducteurs

Chapitre 6 — LES TRADUCTEURS, PROPAGATEURS DES RELIGIONS 163

Le judaïsme : la transmission du Verbe d'hier à aujourd'hui
Le christianisme : sa dissémination dans toutes les langues
de la terre
L'islam : le Coran, intraduisible et pourtant abondamment
traduit
L'hindouisme : la tradition de la *Bhagavad Gîtâ*
Le bouddhisme : sa diffusion en Extrême-Orient

Chapitre 7 — LES TRADUCTEURS, IMPORTATEURS DE VALEURS CULTURELLES 193

Les voyages du traducteur : un double sens
L'Orient coranique et le pluralisme religieux
L'Angleterre élisabéthaine : pour qui et pourquoi traduire?
Un huguenot en Angleterre : l'émergence de la conscience
européenne
Les nécessités d'une cause : la France révolutionnaire
La vogue du roman noir en France
Impact d'une pensée traduite en Chine
La science-fiction américaine et la naissance d'un genre en France

Chapitre 8 — LES TRADUCTEURS, RÉDACTEURS DE DICTIONNAIRES 227

Les dictionnaires unilingues :
des tablettes d'argile aux éditions de poche
Les dictionnaires polyglottes :
internationalisation et naissance de la lexicographie
Les dictionnaires de spécialisation :
des glossaires médicaux aux banques informatisées

Chapitre 9 — LES INTERPRÈTES, TÉMOINS PRIVILÉGIÉS DE L'HISTOIRE	243
Évolution des méthodes de travail et formation	
Au service de la religion	
Exploration et conquête	
Guerre et paix	
Interprètes-diplomates, diplomates-interprètes	
Annexe I — Légendes des illustrations	277
Annexe II — Coauteurs, traducteurs, relecteurs	285
Crédits photographiques	288
Ouvrages cités	291
Index	333

CHAPITRE 6

LES TRADUCTEURS, PROPAGATEURS DES RELIGIONS

Du point de vue de la traduction, les religions se divisent en deux grandes catégories : celles qui prônent une langue sacrée unique et celles pour lesquelles toutes les langues peuvent rendre, de façon tout aussi valable, le message des textes sacrés. Pour les religions de la première catégorie, dont les principaux exemples sont le judaïsme et l'islam, les traductions seront toujours considérées comme de simples écrits subsidiaires; par contre, dans l'optique des religions de la seconde catégorie, notamment du christianisme et du bouddhisme, les traductions pourront en venir à remplacer les textes originaux.

Les textes sacrés, nommément les Écritures ou l'Écriture, constituent la clé de voûte de toutes les religions fondées sur la révélation divine. Tous les adeptes d'une même confession s'entendent pour conférer une valeur surnaturelle à ces écrits qui se distinguent de toute autre forme de discours par leur ancienneté et leurs particularités linguistiques. En outre, des

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

siècles de vénération les ont rendus lourds de signification. Leur utilisation dans la liturgie inspire le respect et met un frein aux changements. En plus des Écritures proprement dites, les grandes religions du monde ont également accumulé un riche corpus de textes auxiliaires (hymnes, hagiographies, commentaires) qui a aussi été largement traduit.

Bien que la valeur théologique des textes traduits diffère d'une religion à l'autre et puisse varier au sein d'une même religion, il n'en demeure pas moins que, partout dans le monde, les principaux écrits religieux ont fait l'objet de très nombreuses traductions. Ces versions ont souvent joué un rôle déterminant dans les transformations de la pensée et de la pratique religieuses ou, à tout le moins, dans la diffusion des réactions suscitées par les changements ponctuant l'évolution des religions. Elles rendirent possibles les grands bouleversements culturels qui ont marqué l'histoire des civilisations occidentale et orientale. Les principales versions de la Bible, par exemple, contribuèrent de façon décisive à cette évolution en favorisant d'abord le passage des civilisations sémitiques à l'hellénisme, puis la transition au monde latin. D'une manière analogue, les traductions en chinois et en tibétain de certains textes bouddhiques fondamentaux ont joué un rôle direct et déterminant dans la propagation du bouddhisme en Asie.

Notre propos n'est pas de traiter en détail d'une question à laquelle sont consacrées des bibliothèques entières, mais plutôt de présenter quelques exemples de la contribution apportée par les traducteurs à la transmission et à la transformation des textes religieux. Bien que certaines traditions religieuses possèdent une documentation abondante et facilement accessible sur l'histoire de la traduction des Écritures (pensons à la Bible chrétienne), peu d'études portent sur la traduction des textes sacrés abordée d'un point de vue interconfessionnel.

Il convient de rappeler que la plupart des traditions religieuses eurent, à divers moments de leur histoire, des attitudes contradictoires à l'égard de la traduction. À certaines époques, on encourageait la traduction, à d'autres, les textes semblaient figés et leur interprétation, impossible. Paradoxalement, dans les périodes de transition culturelle, les traductions en vinrent parfois à se substituer aux textes originaux et à occulter les écrits dont elles provenaient. Ce fut, de toute évidence, le cas de la version grecque des Septante (v. 250 à 130 av. J.-C.) qui remplaça la Bible hébraïque et, par la suite, constitua l'Ancien Testament de la Bible des chrétiens jusqu'à l'apparition de la *Vulgate* (IV^e siècle). De la même manière, la

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

«Version autorisée du roi Jacques» (1611) a servi de texte de départ pour la traduction de nombreuses versions protestantes réalisées dans des langues non européennes.

Les traductions successives des textes sacrés portent l'empreinte des changements politiques, philosophiques et idéologiques des époques où elles furent produites. Elles ont stimulé l'étude des écrits fondamentaux et fourni de nouvelles interprétations en fonction des publics visés. En outre, les traducteurs ont contribué au rayonnement des religions, leurs travaux servant dans bien des cas de pendants idéologiques aux conquêtes militaires et à la domination coloniale. La traduction fut presque toujours un aspect essentiel de la propagation des croyances, comme le montre clairement l'histoire du christianisme et du bouddhisme. Un examen rétrospectif du rôle des traducteurs au sein des diverses traditions religieuses fait ressortir les impératifs parfois contradictoires régissant les rapports entre le Verbe divin et les langues profanes.

Abordant les Écritures en théologiens ou en philologues, les traducteurs d'écrits religieux ont tendance à s'attacher à la lettre des textes plutôt qu'à chercher à adapter le message en fonction de la culture des auditoires visés. Il n'empêche que, ne pouvant faire abstraction des controverses du passé, des rivalités et des conflits qui opposèrent les tenants de traditions contraires, ils n'ont pas pu ne pas être conscients des différences culturelles. Ce n'est toutefois qu'avec le recul du temps que nous pouvons déceler des difficultés d'ordre doctrinal et historique communes à la traduction des textes sacrés hébraïques et du Coran³ ou des Saintes Écritures chrétiennes et de la *Bhagavad Gîtâ*.

Les pages qui suivent présentent les traditions judaïque et chrétienne, et font ressortir les points de vue divergents que ces deux religions ont eus au cours de l'histoire à l'égard de la traduction biblique. Il y sera question principalement, mais non exclusivement, des versions anglaises des textes religieux. Suivront des descriptions plus succinctes de la traduction des textes sacrés dans le contexte des traditions islamique, hindouiste et bouddhique. Ces survols montreront comment les traducteurs ont contribué à rendre ces textes accessibles à un nombre croissant de lecteurs.

[Le judaïsme : la transmission du Verbe d'hier à aujourd'hui](#)

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

Bien que le judaïsme se soit employé à préserver, à transmettre et à interpréter le Verbe divin sous sa forme hébraïque originale, qui demeure son unique source interprétative, une tradition importante préconise la traduction des textes fondamentaux ou primitifs à des fins pédagogiques. Depuis ses écrits les plus anciens jusqu'à la tradition mystique de l'hassidisme médiéval, le judaïsme a toujours souligné l'existence d'un lien direct entre le langage et la présence divine. De nombreux textes affirment que la révélation ne peut épuiser tout son sens qu'en hébreu puisque le monde et la Torah⁴ furent respectivement créés et donnés en hébreu. Comme le souligne George Steiner (1978 : 68), citant le Talmud⁵ : «Mutiler un seul mot de la Torah, en altérer la place, risquerait de mettre en danger les liens ténus qui subsistent entre le pécheur et la présence divine.» L'importance accordée à la lettre du texte hébreu n'écarte pas pour autant la possibilité de traduire le texte original une fois celui-ci établi.

Le Talmud parle également de la nécessité et de la légitimité de la traduction. Il est dit que lorsque le Tout-Puissant s'adressa à Moïse et au peuple d'Israël sur le mont Sinäï, sa parole «se fractionna en soixante-dix langages»⁶. Une importante tradition en matière d'interprétation rabbinique met en évidence la nécessité d'interpréter et de traduire la Loi de sorte qu'elle soit comprise par tous. Les traductions destinées aux non-juifs étaient tenues pour légitimes, et on autorisait également les traductions s'adressant aux juifs ayant perdu l'usage de l'hébreu. Toutefois, avant le XX^e siècle, on tenait pour acquis que les traductions juives de la Bible allaient être utilisées conjointement avec le texte original. Les traducteurs de la Bible hébraïque avaient donc l'habitude de présenter leur traduction en version juxtalinéaire, le texte traduit étant placé en regard de l'original. En outre, chaque verset faisait généralement l'objet de commentaires.

Des traductions, d'abord orales et par la suite écrites, apparurent avant même que le canon définitif de la Bible hébraïque — la liste officielle de ses livres — n'eût été établi. La Bible hébraïque comporte vingt-quatre livres, dont la rédaction s'est échelonnée sur un millénaire, les livres les plus anciens formant la Torah, aussi appelée Pentateuque. Le canon définitif de la Bible fut établi vers l'an 100, mais il n'a pas été largement accepté avant la seconde moitié du siècle suivant.

Certains événements de l'histoire du peuple juif firent naître, à différentes époques, le besoin de traduire la Bible hébraïque. En l'an 538 av. J.-C., lorsque l'Édit de Cyrus le Grand, roi de Perse (600-529), permit aux Juifs de retourner en Judée, mettant ainsi fin à leur exil

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

en Babylonie, bon nombre d'entre eux avaient oublié l'hébreu. Esdras, le scribe, institua alors la pratique de la lecture publique de la Torah durant laquelle les lévites expliquaient l'Écriture au peuple (Néhémie VIII, 3, 7-8). Lors des services dans les synagogues, les textes sacrés étaient toujours lus en hébreu puisque seule cette langue possédait une valeur rituelle, mais ils étaient traduits en langue vernaculaire à l'intention des fidèles.

Durant des siècles, le rituel de la synagogue marqua de façon précise, par des moyens tant visuels qu'auditifs, la distinction entre l'original écrit et l'interprétation orale. Au fur et à mesure que le lecteur lisait la Torah, un interprète à ses côtés traduisait dans la langue commune, habituellement l'araméen⁷, la «portion», le segment ou le verset dont on venait de donner lecture. Ce rituel est surtout caractéristique de la période talmudique, qui s'étend du II^e au IV^e siècle. À cette époque, la prépondérance du texte hébreu est mise en évidence de façon très marquée. Le lecteur ne doit pas quitter le texte des yeux afin de ne pas donner à l'auditoire l'impression qu'il improvise. Il ne doit pas non plus réciter le texte de mémoire, car il risquerait de commettre des erreurs ou de laisser croire qu'il est l'auteur du passage récité. Le texte ne peut être transmis aux fidèles que par la lecture, la Torah ayant été donnée à Moïse sous forme écrite. Le *metourquemane*⁸, ou interprète, écoute et traduit oralement sans même jeter un regard à la Torah afin qu'on n' imagine pas qu'il répète les paroles qui y sont écrites. De la même manière, le lecteur de la Torah ne peut venir en aide à l'interprète puisqu'on pourrait également se méprendre sur l'origine, orale ou écrite, des mots employés par ce dernier. Il est donc essentiel qu'il y ait deux personnes différentes, une pour chaque fonction. En outre, l'interprète doit se tenir en retrait de la Torah et un peu plus bas que celle-ci, afin de marquer clairement le caractère ancillaire de la version orale par rapport au texte écrit. Il ne doit jamais parler plus fort que le lecteur, et la voix du lecteur et celle de l'interprète ne doivent pas se faire entendre en même temps.

La version grecque des Septante, aussi appelée la Septante (en abrégé LXX), constitue la première traduction importante, sous forme écrite, de la Bible hébraïque. C'est le roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe ou Ptolémée II (308-246 av. J.-C.) qui aurait commandé cette traduction à la suggestion de son bibliothécaire Démétrios de Phalère (mort en 280 av. J.-C.), désireux d'enrichir la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Les circonstances ayant entouré la production de cette traduction furent relatées moins d'un siècle plus tard dans une lettre qu'un juif d'Alexandrie écrivit, sous le pseudonyme d'Aristée, à son frère imaginaire Philocrate

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

(Pelletier 1962; Harl 1988). Dans cette lettre, Aristée raconte comment il fut envoyé en mission à Jérusalem afin de présenter l'idée de la traduction en question au grand prêtre Éléazar. Celui-ci choisit alors soixante-dix (on voit aussi soixante-douze) érudits de grand mérite, reconnus pour leur sagesse, leur piété et leur connaissance des enseignements de la Torah aussi bien que de la culture hellénique. Reprise, avec quelques variantes, par deux autres auteurs juifs du I^{er} siècle, nommément Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe, cette légende fut transmise d'âge en âge. La Septante ayant été initialement présentée comme une œuvre collective, une légende ultérieure raconte que les traducteurs, isolés les uns des autres et privés de la possibilité de communiquer entre eux, auraient néanmoins produit autant de versions identiques, preuve qu'ils avaient travaillé sous l'inspiration divine. Philon ajoute même qu'une fête annuelle avait lieu dans l'île de Pharos, au cours de laquelle juifs et non-juifs commémoraient cette traduction miraculeuse des Septante.

Ce lointain épisode de l'histoire de la traduction s'imposa comme modèle pour la traduction biblique — travail inspiré —, modèle qu'adopteront plus tard les chrétiens. Les traductions identiques produites par les soixante-dix érudits, confinés dans leur cellule respective, furent perçues comme un témoignage du lien direct qui s'était établi entre chaque traducteur et l'Être suprême. La traduction collective permit en outre aux institutions d'influer sur le processus de traduction, d'en garder la maîtrise. Alors que dans d'autres secteurs la traduction en groupe s'est révélée peu souhaitable, voire préjudiciable à la cohérence du style, le travail d'équipe devint la norme en traduction biblique. Le partage des responsabilités a pu, jusqu'à un certain point, éviter à des traducteurs d'être victimes d'oppression et de mauvais traitements, et leur permettre d'échapper au triste sort de William Tyndale (fig. 13), mort sur le bûcher en 1536 pour avoir osé traduire seul la Bible.

La légende de la Septante, bien qu'apocryphe, n'est pas sans contenir un soupçon de vérité. Le Pentateuque fut bel et bien traduit en grec à Alexandrie au cours du III^e siècle av. J.-C., mais pour répondre aux besoins de la communauté juive, qui ne parlait presque plus l'hébreu, plutôt que pour satisfaire le souhait d'un souverain. Cette communauté de deux cent mille âmes, dont la moitié vivait à Alexandrie, formait un groupe hétérogène composé de mercenaires, de marchands, d'agriculteurs, d'artisans et d'intellectuels. Ceux-ci parlaient surtout grec et jouissaient d'un statut particulier dans la cité. Attachés à leur patrie, la Palestine, ils faisaient parvenir taxes et offrandes au Temple de Jérusalem et continuaient de se rendre en

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

pèlerinage en Terre promise. Toutefois, ils avaient plus d'affinités culturelles avec la société grecque, dont ils avaient commencé à utiliser la langue pour certains rituels liturgiques dans les synagogues. Il fallait donc traduire les livres saints afin de remplacer les traductions orales imparfaites effectuées dans les synagogues et diffuser les valeurs juives non seulement parmi les juifs eux-mêmes, mais aussi au sein d'une communauté comptant de plus en plus d'adeptes du judaïsme et de prosélytes.

On ignore le nombre exact de traducteurs qui participèrent à la traduction de la Septante, ainsi que leur identité. Par ailleurs, les autres livres de la Bible hébraïque furent traduits entre 275 et 100 av. J.-C. La Septante étant l'œuvre de plusieurs traducteurs qui vécurent à des époques différentes et qui possédaient des connaissances variables de l'hébreu et du grec, sa qualité est inégale. Elle se révéla néanmoins d'une valeur inestimable : sa toute première utilité fut de rendre la Bible accessible à la communauté juive; puis, au début du christianisme, elle fut adoptée par les chrétiens comme texte officiel de l'Ancien Testament; elle servit aussi de fondement à d'autres versions anciennes de la Bible (éthiopienne, copte, slave, etc.); enfin, elle permit la conservation des textes apocryphes non admis dans le canon hébraïque. De nos jours, elle constitue un document précieux pour les études bibliques⁹.

La Septante fut utilisée abondamment par les juifs de langue grecque, comme nous venons de le voir. Mais, ultérieurement, les chrétiens l'adoptèrent de préférence à l'original hébreu. Voyant cela, les juifs abandonnèrent la Septante au profit de nouvelles versions d'où étaient éliminées certaines ambiguïtés et auxquelles on intégra des corrections rendues possibles grâce au travail philologique des massorètes¹⁰. Ainsi, au II^e siècle, les rabbins supervisèrent et louèrent la traduction grecque d'Aquila et la version araméenne d'Onkelos. Néanmoins, le Talmud ne condamne pas le travail des Septante (qu'il tient pour inspiré) et permet que les textes révélés soient traduits dans toutes les langues, et particulièrement en grec. Ce n'est que plus tard que des commentateurs du Talmud, dont Massekhet Soferim, au VIII^e siècle, condamneront catégoriquement la Septante : «Il est dit que cinq sages rédigèrent la Torah en grec à la demande du roi Ptolémée et que ce jour fut aussi mauvais pour Israël que le jour où le veau d'or fut fabriqué, puisque la Torah ne pouvait pas être traduite adéquatement.» Ce passage, très souvent cité, ne constituerait pas un rejet de la traduction en général, mais viserait uniquement la version des Septante (Orlinsky 1974 : 383-386) qu'une religion nouvelle et hostile semblait avoir détournée à son profit.

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

Les rabbins se montrèrent favorables à la traduction aussi longtemps qu'elle demeura un exercice d'interprétation et d'explication de texte. La traduction était vue comme un mode de communication et de transmission de la parole divine, mais on considérait néanmoins les versions traduites comme secondaires par rapport à l'original. Exception faite de la Septante, il était d'usage d'accompagner les traductions juives de la Bible du texte hébreu original. Il faut attendre l'époque moderne pour trouver des traductions juives sans texte hébreu.

Selon la tradition rabbinique, le traducteur doit connaître les quatre niveaux d'interprétation de la Torah ainsi que les règles de l'herméneutique, c'est-à-dire de la théorie de l'interprétation. Sept de ces règles furent établies à l'époque du maître Hillel (30 av. J.-C.) et trente-deux, à la fin de la période talmudique, au IV^e siècle. Les procédés recommandés comprenaient, entre autres, le raisonnement analogique par lequel on déduisait le sens d'un mot soit en comparant ses emplois dans divers contextes, soit en procédant à l'interprétation de passages bibliques contigus. Le traducteur devait éviter à la fois les excès de littéralité et les risques de blasphèmes.

Selon le plus célèbre des commentateurs talmudiques, Rachi (1040-1105), le traducteur qui assimila le mieux les règles d'interprétation était Onkelos, qui vécut au II^e siècle. Celui-ci aplanit de nombreuses difficultés du texte hébreu, et ses précisions furent considérées comme des modifications d'inspiration divine. De fait, on prit l'habitude de se référer à Onkelos chaque fois qu'il fallait élucider un passage obscur.

Le Talmud mentionne que deux traductions furent entreprises sous l'autorité de rabbins célèbres : celle d'Onkelos et la nouvelle version grecque d'Aquila mentionnée plus haut. Bien qu'Onkelos et Aquila appartiennent à la même école, leurs traductions diffèrent radicalement. Onkelos n'a pas hésité à recourir au besoin à la paraphrase explicative, tandis qu'Aquila a produit une version extrêmement littérale. Comment expliquer que les deux traducteurs n'aient pas appliqué la même méthode de travail? Rédigée en araméen, langue très proche de l'hébreu, la version d'Onkelos perpétuait la longue tradition de l'interprétation pratiquée dans les synagogues; elle ne visait pas à remplacer l'original, mais se voulait plutôt une exégèse du texte primitif. La version grecque d'Aquila, par contre, s'adressait aux juifs qui n'étaient plus en mesure de lire l'hébreu. Elle était destinée à remplacer la Septante dans les offices religieux et l'enseignement. Dépouillée des formulations qui avaient pu donner lieu à des interprétations christianisantes, elle se voulait un miroir de l'original, une reproduction

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

fidèle à la fois de l'exégèse rabbinique et du texte hébreu, tel qu'il était établi cinq siècles après la Septante.

Parmi les versions juives de la Bible parues ultérieurement, on compte des traductions en judéo-persan (1319), en judéo-tatar (1836) et en langues judéo-romanes, telles que la célèbre Bible de Ferrare (1553), publiée par Abraham Usque, dont il existait une édition distincte pour les juifs et pour les chrétiens¹¹. La version arabe de Saadia ben Joseph de Fayoum (892-942) et la version allemande de Moses Mendelssohn (1729-1786), parue en 1780, firent autorité. De nombreuses versions yiddish furent produites au cours des siècles, dont certaines traductions médiévales rédigées en vers. Deux versions yiddish, d'une valeur exceptionnelle, sont l'œuvre de deux éminents poètes modernes, le juif polonais I. L. Peretz (v. 1851-1915) et l'Américain Yehoash, pseudonyme de Solomon Bloomgarten (1870-1927). La traduction de Yehoash (1910), en particulier, fut accueillie comme un chef-d'œuvre de la langue yiddish et acclamée dans le monde entier. Toutes ces traductions utilisaient l'alphabet hébreu, dans lequel les langues d'arrivée étaient translittérées. Les traducteurs juifs n'ont commencé à utiliser les alphabets des langues étrangères qu'à l'époque moderne.

Les plus importantes traductions juives contemporaines, en langue anglaise, sont celles de la Jewish Publication Society of America (1917), représentant à la fois le judaïsme traditionnel et non orthodoxe, et la *New Jewish Version* — la Torah, les Cinq Rouleaux (*Megillôt*) et Jonas —, rédigée dans les années 1960 par une équipe juive américaine. Harry M. Orlinsky (1908-1992) est l'un des coauteurs de la version anglaise, en cinq volumes, des commentaires de Rachi (1040-1105) sur le Pentateuque et le seul conseiller juif ayant participé à l'élaboration de la *Protestant Revised Standard Version of the Old Testament*, qui fut publiée en 1952. Martin Buber (1878-1965) et Franz Rosenzweig (1886-1929) traduisirent la Bible en allemand. Situait les origines du texte biblique dans la tradition orale, Martin Buber transposa dans sa version la poésie évocatrice de la langue hébraïque et y fit transparaître la conception qu'il se faisait de la Bible, à savoir la consignation par écrit du dialogue constant entre Dieu et Israël. Cette traduction, d'abord entreprise en collaboration avec Franz Rosenzweig, fut complétée en 1962.

Tout au long de sa longue histoire, la traduction judaïque s'est toujours accompagnée d'une réflexion sur la signification des textes et leur interprétation. Et cette activité a donné lieu à

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

de nombreuses considérations théoriques sur la traduction. La traductologie moderne doit beaucoup au travail d'érudits imprégnés de la tradition juive.

Le christianisme : sa dissémination dans toutes les langues de la terre

Dès ses origines, le christianisme tint les Écritures hébraïques pour textes sacrés. Il adopta toutefois la version grecque des Septante plutôt que les textes hébreux originaux. Un des deux ensembles de textes fondamentaux de l'Église naissante, l'Ancien Testament, était donc une traduction, l'autre étant le Nouveau Testament, rédigé principalement en grec.

Le message central de l'Église consistait à présenter Jésus comme le Messie non seulement des Juifs, mais de tous les peuples de la terre. Par conséquent, le christianisme, pour se consolider et se propager, devait forcément recourir à la traduction des Saintes Écritures, en particulier, du Nouveau Testament. Avant même que le canon du Nouveau Testament ne soit définitivement fixé, vers la fin du IV^e siècle, on traduisait déjà les Évangiles et les Épîtres de saint Paul du grec en d'autres langues. On peut dire que, plus que toute autre religion, le christianisme a fait de la traduction un moyen privilégié de diffusion de ses textes sacrés. Toutefois, à certains moments de leur histoire, les chrétiens se sont montrés hostiles aux traductions et les ont interdites officiellement. Ce fut le cas des catholiques durant la contre-réforme. Voyons quelques-uns de ces revirements d'attitude à l'égard de la traduction.

On ne saurait trop insister sur l'importance culturelle de la traduction de la Bible dans l'histoire de la civilisation occidentale. Aucun autre texte ne laissa une empreinte aussi forte sur les langues, la littérature et les croyances de cette civilisation. Traduite, intégralement ou partiellement, en plus de deux mille langues, la Bible est le livre le plus répandu au monde. Ses diverses versions eurent une influence d'autant plus déterminante qu'elles ont réactualisé le message biblique et en ont renouvelé l'interprétation à des tournants décisifs de l'histoire de l'Occident. Les multiples traductions de la Bible ont contribué de façon significative à l'émergence et à la reconnaissance de nouvelles langues vernaculaires, à l'essor, par exemple, des langues nationales européennes durant la Renaissance et des nombreuses langues des colonies au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Dès le II^e siècle, on traduisit partiellement le Nouveau Testament en syriaque et en latin. Vers l'an 170, Tatien (v. 120-173), converti et disciple du saint martyr Justin, mit en syriaque

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

une version des quatre Évangiles, qu'il assembla de manière à ce qu'ils forment un seul récit continu, le *Diatessaron*. La plus ancienne traduction latine, connue ultérieurement sous le nom de *Vetus Latina* (Vieille latine), fut produite en Afrique du Nord, tandis que plusieurs versions en dialectes coptes furent mises en circulation au III^e siècle.

La version gotique de la Bible est la plus ancienne traduction biblique dont on connaisse l'auteur, nommément Wulfila (v. 311-v. 382). Comme nous l'avons vu au chapitre premier, celui-ci dut inventer un alphabet afin de pouvoir réaliser sa traduction et mener à bien son œuvre d'évangélisation. Les fragments qui subsistent de cette traduction constituent les plus anciens vestiges de langue teutonique.

Saint Jérôme (v. 331-v. 420), patron des traducteurs, est sans aucun doute le traducteur le plus connu de tous les temps, du moins en Occident¹². Sa célébrité lui vient de sa traduction de la Bible en latin classique, la *Vulgate*. Né de parents chrétiens à Stridon, aux confins de la Dalmatie et de la Pannonie, Jérôme se rend faire ses études à Rome, «ville de mes désordres de jeunesse», confia-t-il. Il s'y adonne à toutes sortes de distractions, dont le cirque et le théâtre, ainsi qu'à des fréquentations plus coupables qui pèseront toute sa vie sur sa conscience. Néanmoins élève brillant, studieux et grand ami des livres, il consacre les années qu'il passe dans la capitale de l'Empire à l'étude de la littérature classique (Virgile, Horace et surtout Cicéron), de la philosophie païenne et du droit, car il se destine au barreau. Il reçoit le baptême à l'âge de dix-neuf ans.

Au cours d'un voyage à Trèves (aujourd'hui en Allemagne), où il était allé chercher fortune, il s'informe du genre de vie des moines égyptiens et choisit la voie du renoncement au monde. À son retour à Rome, il abandonne sa carrière dans l'Administration romaine impériale, liquide ses biens et part pour le Moyen-Orient, sa vocation religieuse se faisant de plus en plus pressante. Il découvre la littérature chrétienne durant son apprentissage du grec à Antioche. Ressentant avec insistance l'attrait de l'ascétisme monastique, il décide de se retirer dans le désert de Chalcis, en Syrie actuelle. Il y mène pendant deux ans une existence rude, faite de mortifications. C'est là qu'il a son fameux songe où Dieu le confond en lui disant : «Tu n'es pas chrétien! Tu es cicéronien!» Ce songe déclenche chez lui une profonde crise spirituelle qui l'incite à se consacrer exclusivement à la littérature chrétienne et à l'étude des livres saints. Après sa «traversée du désert», qui est aussi pour lui l'occasion de perfectionner sa connaissance de l'hébreu, Jérôme retourne à Antioche, où l'évêque Paulin

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

l'ordonne prêtre. C'est là qu'il commence à s'adonner à des travaux d'érudition¹³ qui établiront sa réputation. Il séjourne ensuite à Constantinople, où il entame une nouvelle activité littéraire : la traduction. Il traduit des homélies sur le Cantique des cantiques et l'Évangile selon saint Luc.

En 382, il retourne à Rome, cette fois comme interprète au synode des Églises grecque et latine. Le synode est un échec, mais Jérôme reste au service du pape Damase I^{er}, qui en fait son secrétaire-interprète et son conseiller théologique. Le pape confie à cet érudit trilingue (hébreu, grec, latin), qui est aussi philosophe, rhéteur, grammairien et dialecticien, la traduction-révision de la Bible. Jérôme s'attaque en premier lieu au Nouveau Testament et aux Psaumes, qu'il traduit à partir du grec. À Rome, il vit heureux, entouré de dames et de jeunes filles de l'aristocratie, jusqu'à la mort, en 384, de son protecteur, le pape Damase I^{er}. Contre certaines espérances, dont les siennes, il n'est pas choisi pour lui succéder. Il est même mis en accusation devant le synode (Chadourne 1993 : 9). Ses efforts pour gagner des adeptes à son idéal d'ascétisme et les sarcasmes dont il poursuivait les chrétiens trop tièdes à ses yeux lui avaient attiré de terribles inimitiés. Ses nombreux ennemis le forcèrent à fuir Rome.

Il se rend alors à Bethléem, «ville de ma retraite spirituelle», dit-il, où il poursuit son travail de traduction. Ayant traduit une première fois l'Ancien Testament à partir du grec, il révisé sa traduction d'après l'hébreu. On lui attribue le mérite d'avoir été le premier à traduire l'Ancien Testament en latin directement de l'hébreu (*hebraïca veritas*), plutôt que de la Septante. Jérôme laissa un ensemble considérable de commentaires et d'écrits qui ont beaucoup contribué à la diffusion des connaissances bibliques en Occident. Dans ses cent onze préfaces, ses innombrables lettres (Labourt 1949) et les prologues de ses traductions des livres sacrés, il a aussi révélé en détail sa conception de la traduction. La lettre qu'il adresse au sénateur romain Pammaque (lettre 57) est particulièrement riche de renseignements à cet égard (Kelly 1976).

La traduction-révision de la Bible par Jérôme, travail qu'il termina vers la fin du IV^e siècle, ne parut pas sans susciter certaines critiques. Saint Augustin (354-430), évêque d'Hippone en Numidie (l'Algérie actuelle), était opposé à toute traduction en latin des textes canoniques, sinon sous forme d'éditions critiques signalant les écarts entre la version de la Septante et l'hébreu. Il écrivit à Jérôme pour déplorer le fait que les fidèles étaient déroutés devant la

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

disparition des mots qu'ils avaient l'habitude de retrouver dans la liturgie. «Je ne souhaite pas, lui écrit-il en 405, que l'on fasse lecture dans les églises de votre traduction tirée de l'hébreu, de peur que les ouailles ne soient troublées par un grand scandale, soit la parution de quelque chose de nouveau apparemment contraire à l'autorité de la Septante, version que leur cœur et leurs oreilles ont l'habitude d'entendre et qui obtint même l'assentiment des Apôtres» (Augustin 1951, I : 95). Partisan de la tradition, Augustin préférait que toutes les traductions de la Bible partent de la version familière des Septante plutôt que des originaux hébreux (St-Pierre 1985). La *Vulgate* fut néanmoins utilisée pendant des siècles par l'Église catholique romaine, et, en 1546, le concile de Trente la proclama version officielle de l'Église.

Jérôme est un traducteur-charnière en ce sens qu'il a cherché à mettre la culture classique au service de la chrétienté. Comme tous les artisans des révolutions intellectuelles et spirituelles, l'ermite de Bethléem a été un personnage controversé pendant toute sa vie. Mais il eut aussi ses admirateurs. Subjugué par celui qu'il qualifie de «Cicéron chrétien», Érasme publia l'œuvre du grand traducteur en neuf volumes (Olin 1979).

Jérôme fut canonisé au VIII^e siècle et proclamé docteur de l'Église (*Doctor doctorum*) au XIII^e siècle, en même temps que les trois autres Pères de l'Église latine : saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire le Grand. Le fait qu'il ait été canonisé pour son travail de traduction met en lumière les liens particuliers qui ont uni le traducteur et l'Esprit divin : comme il aurait travaillé directement sous l'inspiration divine, sa version de la Bible est en quelque sorte cautionnée par l'Esprit Saint. Délaissé durant un certain temps, le culte de saint Jérôme fut ravivé à la Renaissance par Giovanni di Andrea, célèbre expert en jurisprudence de l'Université de Bologne. Celui-ci vit en Jérôme le modèle accompli de l'humaniste qui cherche en matière de langage la beauté et la pureté du style. Jérôme apparaît comme une figure dominante de la Renaissance (Rice 1985). De fait, du XIV^e au début du XVIII^e siècle, il fut l'un des saints de la chrétienté qui a le plus inspiré les peintres et les artistes en général, bien qu'il n'ait pas été un grand prédicateur, qu'il n'ait pas fait de miracles et qu'il ne soit pas mort martyr (Kelly 1975; Chadourne 1993).

Outre la Bible, de nombreux textes religieux, de différents genres, firent l'objet de traductions en Europe tout au long de l'ère chrétienne, et plus particulièrement au cours du Moyen Âge. La multiplication des traductions religieuses à l'époque médiévale est attribuable à l'apparition d'une nouvelle classe de lecteurs en dehors des milieux ecclésiastiques

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

latinistes, composée en majeure partie de religieuses ou de laïques pieuses (Pezzini 1991a). Cette intense activité de traduction est en outre due à l'implantation de plus en plus profonde des langues vernaculaires, la traduction en ces langues étant à la fois un signe et un facteur de changement. Il devenait nécessaire, d'une part, de traduire *à partir* du latin afin d'atteindre un large public à l'intérieur d'une communauté linguistique nationale, tout comme il fallait, d'autre part, traduire *en* latin les originaux rédigés en langues vernaculaires pour en garantir la diffusion au-delà des frontières d'un pays. De nombreux écrits rédigés initialement en latin furent traduits dans une langue vernaculaire, pour ensuite être retraduits en latin (Barratt 1984). Certains manuscrits, tels que *l'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas A. Kempis (1380-1471), furent même traduits par trois auteurs différents au cours du même siècle (Sargent 1984 : 157).

Le rôle du traducteur était tributaire non seulement de tous ces nouveaux lecteurs et des nouvelles applications que l'on faisait des textes traduits, mais aussi du genre des œuvres (Blake 1972). Les hymnes liturgiques et la poésie religieuse en général, les textes narratifs (vies de Jésus et des saints) et les textes destinés à l'instruction religieuse constituaient alors les trois principaux genres d'œuvres traduites.

En Angleterre, vers la fin de l'époque médiévale, on traduisit les hymnes latins en vue de les citer dans les sermons, de les utiliser pour la prière personnelle et de les chanter. Certaines de ces traductions — notamment celles de John Lydgate (v. 1370-v. 1450), moine et poète anglais prolifique — peuvent même être vues comme des essais dans le domaine de l'écriture liturgique en langue vernaculaire (Pearsall 1977 : 234). Les procédés de traduction appliqués par les traducteurs étaient fonction de l'usage auquel on destinait les traductions. Les prédicateurs, par exemple, avaient tendance à mettre en relief les éléments symboliques et émotionnels des textes qu'ils traduisaient en y insérant des noms concrets et des adjectifs visuels. Il leur arrivait aussi de clarifier certains termes et de simplifier la syntaxe (Pezzini 1991b).

L'époque foisonnait de textes narratifs. La multitude d'*exempla*, c'est-à-dire de fables servant à illustrer les sermons ou l'enseignement d'un précepte moral, nous renseigne sur l'étendue des libertés que s'accordaient les traducteurs. Des historiettes d'une dizaine de vers latins pouvaient se transformer en récits de cinquante vers et même atteindre le triple de cette longueur. La transmission orale des *exempla* s'accompagnait d'une amplification constante

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

de leurs éléments narratifs et dramatiques. Les traducteurs modifiaient aussi les textes afin de les adapter à différents auditoires.

De toutes les légendes médiévales traitant de la vie miraculeuse des saints et existant sous forme écrite, la plus connue fut sans nul doute la *Legenda Aurea* ou *Légende dorée* de Jacques de Voragine (v. 1229-1298). La première version imprimée en langue anglaise, la *Golden Legend*, date de 1483 et est l'œuvre du premier imprimeur anglais, William Caxton (v. 1422-1491). Dans sa préface, le traducteur-imprimeur révèle sa méthode de travail et sa conception de la traduction. Il indique qu'il a rédigé une «nouvelle» version en consultant à la fois l'original latin et d'autres traductions contemporaines, dont une version anglaise anonyme de 1438, communément appelée la *Gilte Legende* (Blake 1969 : 117-120; Hamer 1978).

L'adaptation était le procédé le plus couramment employé par les traducteurs de textes destinés à l'instruction religieuse. La Règle bénédictine, dans sa version anglo-saxonne rédigée au X^e siècle par saint Æthelwold, en est un bon exemple. Elle consiste en une compilation de différentes versions de l'original latin et intègre des commentaires et des gloses (Gretsch 1973).

La démarche des traducteurs reposait sur la conviction que les œuvres à caractère religieux constituaient un héritage commun, une mine d'où l'on pouvait extraire tout ce qui était utile pour la croissance spirituelle des fidèles. Il est certain que les textes religieux, en raison de leur structure et de leur contenu particuliers, étaient assez faciles à adapter à diverses fins. Aussi ont-ils donné lieu à de nombreux raccourcissements, allongements ou réarrangements (Barratt 1984 : 427). En outre, on compilait en une seule œuvre des passages provenant de différents manuscrits sans en préciser la provenance (Pezzini 1992). C'est ainsi qu'à partir de travaux antérieurs on produisait de nouveaux ouvrages. Cette méthode de «composition» est typique du Moyen Âge. Le traducteur médiéval cumulait souvent les rôles de compilateur, d'adaptateur, de commentateur et d'ecclésiastique.

La fin de la Renaissance coïncida avec l'avènement de la Réforme, mouvement destiné à «réformer», comme son nom l'indique, l'Église catholique. Déjà latent au Moyen Âge, ce mouvement prit de l'ampleur au XIV^e siècle sous l'effet conjugué de trois facteurs : la curiosité intellectuelle et la liberté de pensée liées au courant humaniste; l'essor de

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

l'imprimerie, qui facilita la diffusion des idées des réformateurs; et, surtout, la parution de nouvelles versions des Écritures en langues vernaculaires faites à partir de textes originaux.

De fait, la traduction fut si importante pour la Réforme qu'on a dit de ce mouvement qu'il était au premier chef une querelle de traducteurs autour de la liberté de traduire la Bible en langues vernaculaires (Cary 1963b : 9). L'attitude de tolérance qui a caractérisé le Moyen Âge à cet égard ne s'est pas transmise aux époques ultérieures. L'Église catholique romaine fit connaître sa position en 1546 au concile de Trente en proclamant la *Vulgate* seule version «authentique» de la Bible. Il faudra attendre 1943 avant que cette position change⁴.

L'érudit hollandais Didier Érasme (v. 1466-1536), aussi connu sous le nom d'Érasme de Rotterdam, fut en son temps l'humaniste le plus influent d'Europe. Vivant à une époque où la féodalité médiévale était en voie de désintégration et l'Église en crise, Érasme cherche à refaire l'unité chrétienne en tentant de concilier raison et foi, littératures profane et sacrée. Il étudie à Paris et à Oxford, puis se rend en Italie, où il apprend le grec. Il voyage un peu partout en Europe et entre en relations avec les plus grands érudits de l'époque, y compris sir Thomas More, avec qui il se lie d'amitié à Cambridge.

En 1516, Érasme publie une édition du Nouveau Testament en grec, la première qui fut imprimée. Une élégante version latine l'accompagne. Dans sa préface, le traducteur fait ressortir l'importance de retourner aux sources hébraïque et grecque, et formule le souhait que la Bible soit traduite dans toutes les langues. À ses yeux, pour interpréter correctement les textes originaux, il importe de connaître la langue, la littérature et la rhétorique de la culture d'où ils proviennent. Il vaut mieux être grammairien que théologien (Schwartz 1963), pense-t-il. Érasme donne ainsi le ton aux traductions bibliques de la Renaissance : l'autorité des théologiens est remise en question, les traducteurs retournent aux sources originales et commencent à traduire les textes sacrés en langues vernaculaires.

Figure emblématique de la Réforme, Martin Luther (1483-1546) abandonne des études de droit pour entrer au monastère augustinien d'Erfurt. Ordonné prêtre en 1507, il poursuit ses études à Wittenberg, où il obtient un doctorat en théologie (1511). Il connaît bien la théologie scolastique de son époque et consacre sa vie à l'étude de la Bible. Il se rebelle contre de nombreuses pratiques de l'Église, critiquant en particulier la vente des indulgences. Excommunié et mis au ban de l'Empire, Luther se réfugie au château de Wartburg, où il entreprend la traduction du Nouveau Testament. Il ne reste que quelques mois à ce château.

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

Il travaille à la traduction de la Bible de 1521 à 1534, en collaboration avec un groupe d'érudits. Sa traduction en allemand du Nouveau Testament est publiée le 21 septembre 1522. La Bible complète paraît à Wittenberg en 1534. Ce n'est pas la première traduction de la Bible en allemand, mais la première version en langue moderne produite directement du grec (édition d'Érasme) et de l'hébreu. Les éditions antérieures avaient toutes été réalisées à partir de la *Vulgate* (voir la note 14 du chapitre 2).

Luther tenait beaucoup à ce que la langue de sa Bible soit l'allemand de tous les jours, la langue des «mères au foyer, des enfants dans la rue, de l'homme ordinaire sur la place du marché» (cité par Renner 1989 : 131). Il élaborait une langue commune, une sorte de *lingua franca* allemande, afin que sa traduction puisse être acceptée par tous les Allemands, ce qui aurait été impensable s'il avait opté pour un dialecte en particulier. Sa Bible est également considérée comme une œuvre fondamentale de la langue littéraire allemande alors en formation. Le contexte historique, culturel et religieux qui l'a vu naître contribua à l'émergence de la langue allemande moderne et à son acceptation généralisée, comme nous l'avons vu au chapitre 2. L'œuvre de Luther inspira d'autres traducteurs étrangers et servit de modèle pour des traductions en suédois (1541), en danois (1550), en islandais (1584) et en slovène (1584).

En France, la Réforme est également le fait de grands humanistes et traducteurs. Jacques Lefèvre d'Étaples (v. 1455-1536) produisit une version française de l'Ancien Testament en 1528, une Bible intégrale en 1530 et une nouvelle édition annotée en 1534. Le poète Clément Marot (1496-1544) publia une édition française des Psaumes en 1542. Jean Calvin (1509-1564), un des grands protagonistes de la Réforme, révisa la Bible produite en 1535 par son cousin Olivétan. Par la suite, il publia en latin, puis dans une version française de sa propre main, le premier ouvrage de théologie à paraître en français : *Institution de la religion chrétienne* (1541).

Liée aux vicissitudes de la politique, la traduction biblique en Angleterre met en évidence de façon particulièrement éclairante le rôle des traducteurs dans la propagation des nouvelles idées religieuses. Déjà au XIV^e siècle, la Couronne d'Angleterre avait commencé à prendre ses distances par rapport à l'Église de Rome. John Wycliffe (v. 1320-1384) soutenait la royauté et s'imposa comme chef du mouvement anticlérical et antipapal. Il critiquait la transsubstantiation, condamnait la pratique des indulgences et prêchait la réforme de l'Église

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

et sa séparation de l'État. Ce précurseur de la Réforme, surnommé «le premier protestant», se faisait l'apôtre d'un retour à la Bible comme source de foi et le défenseur de la traduction de la Bible en langue vernaculaire. Il produisit, en 1382, assisté de collaborateurs, la première version anglaise de la Bible, probablement l'œuvre traduite la plus importante de tout le XIV^e siècle anglais. Malgré ses répétitions et ses imperfections (littéralisme excessif), cette première traduction intégrale n'en a pas moins jeté les fondements de la langue biblique anglaise et contribué au développement de la prose. La traduction était fondée sur la *Vulgate*, car, contrairement aux humanistes qui leur succéderont à la Renaissance, ni Wycliffe ni ses collègues ne connaissaient le grec ni l'hébreu. L'Église prohiba la lecture de sa Bible. En 1428, soit quarante-quatre ans après la mort du traducteur, on exhuma ses restes sur un ordre du concile de Constance remontant à 1415. Après les avoir brûlés, on en répandit les cendres dans la rivière Swift.

William Tyndale (v. 1494-1536) est le premier Anglais à traduire la Bible directement du grec et de l'hébreu (fig. 13). Influencé par les idées populistes d'Érasme et de Luther, ce réformateur consacre sa vie à produire une version de la Bible qui soit accessible aux Anglais de toutes les couches de la société. Nous avons vu au chapitre 2 que ses activités n'ont pas tardé à alarmer les autorités religieuses. À Cologne, on lui interdit d'imprimer son Nouveau Testament, qu'il ira terminer à Worms en 1525. En Angleterre, on surveille les ports et on brûle les exemplaires de sa version anglaise du Nouveau Testament dès qu'ils sont introduits en contrebande dans des tonneaux ou des ballots de tissus. Ses lecteurs sont victimes de harcèlement et de persécutions, et sa Bible fait l'objet d'un autodafé à Saint Paul's Cross. La hiérarchie ecclésiastique condamne son travail, Thomas More allant même jusqu'à réclamer la peine de mort pour l'hérésiarque. Ces tentatives d'intimidation n'ébranlent pas la détermination du traducteur, qui n'en poursuit pas moins son travail à Anvers, où il s'est réfugié. C'est là qu'il publie une deuxième édition de son Nouveau Testament. S'étant mis à l'hébreu, il entreprend la traduction de l'Ancien Testament, mais il n'a pas le temps de l'achever. Celui qu'on surnommait le «père de la Bible anglaise» est condamné à mort pour hérésie et son corps est réduit en cendres en 1536. Sur le bûcher, il a crié jusqu'à son dernier souffle : «Seigneur, ouvre les yeux du roi d'Angleterre!»

Ses cris ont-ils été entendus? Quelques mois à peine après son exécution, un étonnant revirement survient en Angleterre. Ayant rompu tout lien avec Rome, Henri VIII autorise la

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

publication de la première traduction anglaise officielle de la Bible. Il ordonne qu'un exemplaire des Saintes Écritures en langue anglaise soit placé dans chaque église de son royaume. Ironie du sort, cette Bible est en grande partie celle de Tyndale! Mais elle ne porte pas ce nom : disciple de Luther, Tyndale est un hérétique aux yeux des autorités. En outre, bien que Tyndale eût défendu la suprématie du roi dans l'État, il s'était opposé avec véhémence au divorce d'Henri VIII. Dépouillées de leur préface et de leurs gloses, ses traductions sont à l'origine de nombreuses éditions publiées sous d'autres noms que le sien.

En 1535, alors que Tyndale attendait son exécution, Miles Coverdale publia la première Bible intégrale en langue anglaise, fondée en grande partie sur le travail de Tyndale. À cette époque, Coverdale était lui-même en exil sur le continent. Quatre ans plus tard, fort de l'appui de Thomas Cromwell, ministre d'Henri VIII et auteur de la loi qui eut pour effet de rompre les liens entre l'Angleterre et l'Église de Rome, Coverdale fit paraître la *Great Bible*, traduite en collaboration avec Richard Grafton.

Vers la même époque, John Rogers (v. 1500-1555) produisit, sous le pseudonyme de Thomas Matthew, une autre édition bien connue de la Bible. Rogers était aumônier des marchands anglais à Anvers lorsqu'il rencontra Tyndale et se convertit au protestantisme. Fusionnant la traduction de Tyndale et celle de Coverdale, il publia une Bible complète connue sous le nom de *Matthew's Bible* (1537). Emprisonné à son tour et condamné à mort, Rogers fut le premier protestant martyrisé sous le règne de la catholique Marie I^{re} Tudor, dite Marie la Sanglante.

Le succès de la traduction de William Tyndale mena à l'établissement de la «Version autorisée» de 1611. Commandée par Jacques I^{er} (1566-1625), la *King James Version*, qui n'a en fait jamais été approuvée officiellement — elle ne porte pas le sceau royal —, est considérée comme une des plus grandes œuvres de la langue anglaise. Or, quatre-vingts à quatre-vingt-dix pour cent de son contenu proviennent directement de la version de Tyndale... Celui-ci aura finalement pu faire entendre sa voix. Versé en grec et en hébreu, le traducteur avait un don particulier pour rendre l'esprit de ces langues en anglais. Les expressions qu'il forgea et les tournures de ses phrases étaient si claires et si bien frappées qu'elles furent reprises dans toutes les traductions subséquentes (Daniell 1989).

La «Bible du roi Jacques» fut l'œuvre de cinquante-quatre érudits¹⁵. Mandatés par le roi, ces savants élaborèrent un ensemble de règles précises destinées à les guider dans leur travail.

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

Ils se répartirent en six groupes, le travail de chaque équipe étant révisé par les cinq autres. Leur tâche ne consistant pas à produire une version entièrement nouvelle de la Bible, ils ont conservé tous les passages bien rendus relevés dans les traductions existantes. Par conséquent, leur «traduction» consista surtout en une révision des versions antérieures, principalement de la Bible de Tyndale. Célébrée pour l'élégance de son style et la qualité éblouissante de sa prose, la *King James Version* jouit du plus grand prestige dans tout le monde anglophone pendant près de quatre cents ans.

Les révisions ultérieures de la Bible reprirent la formule du travail en équipe. La première en date fut celle qui aboutit à la «Version révisée» (Nouveau Testament 1881; Ancien Testament 1884). Contrairement aux traducteurs de 1611, les réviseurs du XIX^e siècle suivirent scrupuleusement le texte grec, qu'ils rendirent mot à mot. Ce faisant, ils souhaitaient faciliter la concordance avec l'original, saisir le caractère sacré de la répétition des mots et des expressions, mettre en évidence la subtilité des tournures et transmettre l'étrangeté de certaines formulations inhabituelles. Cette nouvelle traduction a reçu un accueil plutôt tiède.

Les expéditions vers le Nouveau Monde et d'autres continents mirent les Européens en contact avec des peuples n'ayant jamais reçu le message chrétien. D'où la nécessité de traduire les textes religieux. Dans le sillage de la Réforme, les traductions de la Bible furent souvent l'œuvre de lettrés et de missionnaires qui se mirent à l'étude de langues non européennes dans le seul but de diffuser l'Évangile. Animées d'un louable intérêt pour la traduction, ces personnes ignoraient malheureusement les règles et les principes élémentaires régissant cette activité.

En 1629, Albert Cornelisson Ruyl, commerçant de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, traduisit les Évangiles de saint Matthieu et de saint Marc en malais. Cette traduction d'un texte biblique est la plus ancienne qui ait été réalisée et imprimée dans une langue non européenne. John Eliot (1604-1690), pasteur puritain formé à Cambridge, se rendit en Amérique, où il entreprit une tâche similaire. Il s'installa dans la colonie du Massachusetts en 1631, onze ans seulement après l'arrivée des premiers pèlerins. Après avoir composé un catéchisme à l'intention des Indiens, il traduisit le Nouveau Testament (1661) et toute la Bible (1663) en algonquin, langue des Indiens du Massachusetts. Cette traduction est la première Bible publiée en Amérique du Nord et l'algonquin, la vingt-deuxième langue à posséder une traduction complète de la Bible. La version de John Eliot constitue aussi la

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

plus ancienne traduction intégrale de la Bible qui ait été faite et imprimée dans une nouvelle langue à des fins d'évangélisation.

Au Canada, sous le régime français (1534-1760), les traducteurs et les missionnaires catholiques emboîtèrent le pas à l'expansion coloniale. Les premières traductions furent entreprises par Pierre Maillard (v. 1710-1762), qui traduisit des textes religieux dans la langue algonquine des Micmacs de l'est du Canada. Il conçut une grammaire en langue micmaque, ainsi qu'un système de hiéroglyphes et un alphabet phonétique. On lui doit la traduction en cette langue d'un bon nombre de textes bibliques et d'écrits destinés à l'instruction religieuse. Ces traductions se sont transmises d'une génération à l'autre (Johnson 1974).

La conquête du Canada, en 1760, inaugura une nouvelle ère de traduction religieuse, car les Anglais étaient, pour la plupart, de religion protestante. Le missionnaire et pasteur baptiste Silas Rand (1810-1889), qui était aussi philologue et ethnologue, traduisit en micmac plusieurs parties de l'Ancien Testament et tout le Nouveau Testament, traductions qu'il publia à Halifax en 1875. Toutefois, ses efforts pour convaincre les Micmacs d'abandonner le catholicisme et d'adhérer au protestantisme furent un demi-échec. Le vif intérêt d'ordre anthropologique qu'il portait à la mythologie de ce peuple indigène l'amena à travailler au maintien de la culture des Micmacs au moyen de la traduction, plutôt qu'à chercher à les assimiler en les convertissant. Les légendes indiennes qu'il traduisit du micmac à l'anglais représentent neuf cents pages manuscrites. Il consacra autant de temps à ce travail qu'à traduire la Bible. C'est qu'il apportait un soin méticuleux à consigner le récit de ses sources orales, les conteurs amérindiens, qu'il retournait fréquemment interroger. Son ouvrage *Legends of the Micmacs*, publié en 1864, est encore de nos jours une source de référence incontournable pour comprendre la tradition orale des Micmacs (Gallant 1990)¹⁶.

Le XIX^e siècle connut une augmentation spectaculaire du nombre de langues dans lesquelles la Bible a été traduite. Au cours du premier tiers de ce siècle, elle parut en quatre-vingt-six nouvelles langues, dont soixante-six étaient parlées hors de l'Europe : quarante-trois en Asie, dix en Amérique, sept en Afrique et six en Océanie. Pour le domaine anglais, signalons tout particulièrement l'œuvre des traducteurs suivants : Robert Morrison (1782-1834, premier missionnaire protestant en Chine (Bible intégrale, 1823); Adoniram Judson, en Birmanie (Nouveau Testament, 1832; Bible intégrale, 1835); Samuel Brown, au Japon (Nouveau Testament, 1879); John Ross, en Corée (Nouveau Testament, 1887); Henry

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

Martyn, qui traduisit le Nouveau Testament en ourdou, en persan et en arabe (1806-1812); William Carey (1761-1834), pasteur baptiste qui s'établit à la mission de Serampour, près de Calcutta, où il traduisit le Nouveau Testament en bengali (1801), ainsi que l'Ancien Testament (1809), et qui poursuivit son œuvre en traduisant, avec ses compagnons William Ward et Joshua Marshman, des portions de la Bible en trente-quatre langues ou dialectes indiens (Smalley 1991). Au cours du XIX^e siècle, les Écritures furent traduites pour la première fois dans cinq cents langues et dialectes nouveaux. À la fin du siècle, elles seront accessibles dans pas moins de cinq cent soixante et onze idiomes.

L'entreprise missionnaire, qui imprima une forte impulsion à la traduction biblique, se poursuivit au XX^e siècle. Les membres de sociétés bibliques, telles que l'Alliance biblique universelle ou la Wycliffe Bible Society, se rendent dans les coins les plus isolés du globe afin que chaque communauté linguistique, si petite soit-elle, dispose des Écritures chrétiennes dans sa propre langue. Ces traducteurs-missionnaires exercent un pouvoir tout à fait particulier. Leur appartenance à une puissance étrangère dominante les investit d'une autorité prodigieuse. Leurs traductions ont d'autant plus d'influence qu'elles véhiculent le prestige de la langue et de la culture (généralement anglo-américaines) dont elles proviennent. Aussi ont-elles souvent fait naître un climat de tensions culturelles qui eut comme conséquence d'accélérer l'assimilation des autochtones par la culture dominante, comme ce fut le cas des tribus amazoniennes d'Amérique latine.

L'islam : le Coran, intraduisible et pourtant abondamment traduit

Contrairement au christianisme, l'islam n'a pas fait de la traduction un moyen privilégié de propagation de sa doctrine. De même que certains textes de la tradition judaïque affirment explicitement que l'hébreu est la langue de la révélation divine, plusieurs versets coraniques stipulent expressément que l'arabe est la seule langue pouvant transmettre la parole divine. Il est dit notamment : «Nous l'avons fait descendre [le Coran] sous forme d'une lecture idéale en langue arabe, afin que vous puissiez comprendre» (12, 2). Le Coran proclame la splendeur de sa propre éloquence et l'unicité de son style, d'où la quasi-impossibilité de le reproduire en toute autre langue : «Voici le message envoyé par le Clément, le Miséricordieux : un Livre de révélations éloquemment exprimées» (41, 2). La théorie voulant que le Coran soit

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

inimitable, et par conséquent intraduisible, fait l'unanimité au sein de la communauté musulmane.

Les raisons qui font du Coran une œuvre intraduisible sont de deux ordres. Du point de vue littéraire, on attribue à la langue du texte coranique une force expressive qui ne trouve son équivalent que dans le riche ensemble de la poésie préislamique. En outre, la tradition scolastique musulmane fit, dès le début, de l'impossibilité d'imiter le Coran une question d'ordre théologique : la facture du Coran est aussi d'essence divine. C'est pourquoi toute tentative pour le traduire est vaine, aucun être humain ne pouvant imiter ou reproduire le discours éternel, tel qu'il a été révélé dans le Coran.

Pourtant, la *World Bibliography of Translations of the Meanings of the Holy Qur'ân* (1986) répertorie 2668 éditions du Coran en quelque soixante-dix langues. Dès le IX^e siècle, moins de deux cents ans après la mort du Prophète, on vit apparaître des versions du Coran en d'autres langues, versions qui prenaient habituellement la forme de traductions interlinéaires de manière à ce que l'original arabe soit toujours présent. La diversité des communautés linguistiques et religieuses auxquelles ces traductions étaient destinées témoigne du vif intérêt que les peuples ignorant l'arabe manifestaient à l'égard du Coran. Elle laisse aussi deviner les énormes difficultés inhérentes à la traduction de cet ouvrage sacré. À elles seules, les trois cents versions en langue ourdou sont révélatrices de la diversité des interprétations auxquelles se prête le Coran et, donc, de sa traduisibilité. Compte tenu que le Coran arabe occupe une place importante dans la liturgie, que l'appel à la prière se fait en arabe et que l'étude du Coran dans sa langue originale est un élément essentiel de la formation des musulmans du monde entier, force est de s'interroger sur la pertinence des multiples traductions du Coran.

Au fur et à mesure que la notion du «domaine de l'islam» (*dâr al-Islâm*) se répandait dans les communautés non arabophones, les questions d'ordre théologique soulevées par la langue trouvaient diverses réponses. Le Coran se définit lui-même en termes universels. Il est «un avertissement adressé à tous les habitants de ce monde» (81, 27) et présente Mahomet (v. 570-632) comme «le sceau des prophètes» (33, 40). Ces versets obligent donc à concilier la dimension universelle du Coran et son caractère d'inaccessibilité pour les non-arabophones. Plusieurs tentatives d'utilisation de traductions à des fins liturgiques se soldèrent par des échecs (Binark et Eren 1986). En revanche, la pratique qui consistait à

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

«interpréter» ou à «commenter» les passages coraniques, au lieu de les «traduire», connut plus de succès et se révéla plus acceptable du point de vue idéologique. Cette formule présentait l'avantage suivant : la traduction ne se substituait pas au texte sacré, mais en était un complément.

Dans la tradition islamique, trois modes de réception du Coran agissent de façon complémentaire en combinant les facultés auditive, visuelle et cognitive : la récitation orale, l'écriture (la transcription ou la calligraphie, art sacré) et la lecture (l'interprétation des textes). Compte tenu de la complexité des liens unissant les musulmans et le Coran ainsi que de la nature multidimensionnelle du texte lui-même, le rôle du traducteur, en tant que propagateur des doctrines religieuses, est pour le moins ambigu. Les traductions ne visent pas à convertir les non-musulmans à l'islam, mais plutôt à guider les musulmans eux-mêmes et à consolider leur appartenance à la communauté islamique. De ce point de vue, l'islam est comparable au judaïsme.

Le théologien et réformateur indien Shal Wali Allah (1703-1762) est l'auteur d'une traduction annotée et très controversée du Coran en persan, langue littéraire de l'Inde musulmane du XVIII^e siècle. Il souhaitait que les lettrés aient accès directement au Coran, sans avoir à passer par les autorités religieuses. Par ailleurs, le premier musulman qui publia une version anglaise intégrale du Coran accompagnée de notes explicatives fut l'éminent spécialiste de l'islam Mohammed Alî Lahori (1874-1951). Sa version date de 1917.

En Occident, la curiosité vis-à-vis de l'Orient tenait autant de la peur que de la fascination, et il arriva qu'on entreprît des traductions dans le but premier de réfuter la doctrine de l'islam. La première version latine du Coran, comme nous l'avons vu au chapitre 4, fut l'œuvre de Robert de Rétines, mandaté officiellement par l'abbé de Cluny, qui soutenait financièrement une équipe de traducteurs en Espagne. Elle fut achevée en 1142 ou 1143 et publiée en 1543, à Bâle, par Theodor Bibliander, assortie des commentaires de Martin Luther et de Philipp Melanchthon, entre autres. Cette édition de Bâle, adaptée et retraduite, eut un retentissement considérable. Il y eut d'autres traductions au XVII^e siècle, souvent accompagnées d'écrits polémiques. Ludovico Marracci¹⁷, par exemple, joint à sa traduction du Coran, publiée en 1698, un *Prodromus ad refutationem Alcorani* (Préambule à une réfutation du Coran), qu'il avait déjà fait paraître en 1691. Ce faisant, il avouait clairement son intention de réfuter les idées du Coran (*ibid.* 1986). En 1649, A. Ross traduisit le Coran en anglais, à partir de la

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

version française de 1647 d'André Du Ryer. Il avertit ses lecteurs que, si le Coran est «un poison qui a infecté très largement la partie la plus vulnérable de l'univers», sa traduction en revanche peut agir comme un «antidote» et conforter les lecteurs dans la «santé du christianisme» (Arberry 1955 : 7).

Le pape Alexandre VII, qui fut souverain pontife de 1655 à 1667, réitérant la position de l'Église, maintint l'interdiction de publier le Coran tant en langue originale qu'en traduction. Il fallut attendre 1772 pour qu'une édition allemande du Coran, traduite directement de l'arabe par David Friedrich Megerlin, soit publiée à Francfort-sur-le-Main. Parmi les meilleures versions anglaises du Coran, signalons celles de G. Sale (1734) et de E. H. Palmer (1880) ainsi que les traductions plus récentes de R. Bell (1939) et de A. J. Arberry (1955). Les versions françaises dignes de mention sont celles de A. Du Ryer (1647), de M. Savary (1783) et de R. Blachère (1949).

Le titre de certaines traductions indique sans équivoque qu'elles sont destinées à accompagner l'original plutôt qu'à s'y substituer. Ainsi, la version de Marmaduke Pickthall (1875-1936) s'intitule *The Meaning of the Glorious Koran* (La Signification du glorieux Coran). Selon Arthur John Arberry (1905-1969), qui intitula sa traduction *The Koran Interpreted*, «le Coran est intraduisible. [...] En un mot, l'éloquence et le rythme de la langue arabe du Coran sont si particuliers, si puissants et porteurs d'une telle charge émotive que toute version dans une autre langue ne saurait en donner qu'un pâle reflet : l'éclatante splendeur de l'original est impossible à rendre» (*ibid.* 1955 : 27).

L'hindouisme : la tradition de la *Bhagavad Gîtâ*

La tradition hindouiste couvre plus de quatre mille ans et présente un vaste éventail de textes sacrés (Sharma 1993 : 26-35). Pour illustrer l'histoire de leur traduction, nous nous limiterons à la *Bhagavad Gîtâ* (Esnoul et Lacombe 1972; Bolle 1979). Plusieurs raisons motivent ce choix. Ce texte fondamental sanskrit de la philosophie hindoue est très connu, et l'histoire de ses traductions dans de nombreuses langues indiennes remonte au XIII^e siècle (Callewaert et Hemraj 1983). Des versions arabes de certains extraits sont même antérieures et datent du XI^e siècle. La *Gîtâ* fut traduite en de nombreuses langues européennes à la suite de la parution, en 1785, de la première version anglaise, œuvre de Charles Wilkins. Enfin, la

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

traduction de ce livre sacré est un bon exemple du rôle joué par les traducteurs dans la transmission des textes religieux.

Leur apport en ce qui concerne la diffusion de la *Bhagavad Gîtâ*, l'élargissement de sa portée et le remaniement de son contenu ressortira clairement de l'examen de deux de ses principales versions modernes : la traduction de Bal Gangadhar Tilak (1856-1920), en marathi, et celle du mahatma Gandhi (1869-1948), en gujarati. Ces deux traductions, assorties de commentaires, existent en versions anglaises (Tilak 1965; Desai 1970).

Bien que la *Bhagavad Gîtâ* ou «Chant du Seigneur» ait toujours été un texte capital de l'hindouisme, il faut reconnaître à Tilak le mérite d'être à l'origine de la faveur populaire dont elle jouit actuellement et d'en avoir ainsi accru l'importance dans la tradition hindouiste (Panikkar 1963). Contrairement à certains autres textes sacrés indiens, tels que les *Vedas* de l'hindouisme classique et médiéval, dont l'accès faisait l'objet de restrictions en fonction de la caste ou du sexe, la *Bhagavad Gîtâ* a toujours été accessible à tous. Cela joua sans aucun doute en faveur de la propagation de la version de Tilak. Mais le traducteur a su donner à la *Gîtâ* non seulement un plus grand rayonnement, mais aussi une interprétation renouvelée.

En effet, avant la période moderne, le message de la *Gîtâ* avait été présenté essentiellement sous l'angle du mysticisme ou de la dévotion. Il incitait à adopter une attitude de détachement par rapport aux contingences de ce monde. Aux yeux de Bal Gangadhar Tilak, cependant, le véritable message de la *Gîtâ* consistait en un appel à l'action, à une action à mener ici-bas, mais de façon désintéressée. Cette interprétation ressort de sa traduction et figure à maintes reprises dans ses commentaires¹⁸. On comprend facilement l'accueil enthousiaste qu'elle reçut quand on sait que la population avait commencé à secouer le joug de la domination britannique et aspirait à s'en libérer. Tilak a ainsi contribué à propager le message de la *Gîtâ* et à lui donner plus de poids moral. Des activistes y trouvèrent une justification de leurs actes, et certains disciples de Tilak iront même jusqu'à assassiner deux officiers britanniques (Embree 1972 : 301).

À la mort de Tilak, en 1920, le mahatma Gandhi suivit ses traces et donna encore plus de poids à la *Gîtâ* au sein de l'hindouisme. Il disait qu'elle était sa «mère» (Gandhi 1950 : 157) et en proposa une traduction de son cru (Sarma 1956). Gandhi affirmait, comme Tilak, que le message de la *Gîtâ* commandait une action désintéressée, mais les deux hommes ne s'entendaient pas sur la nature de cette action. Tilak avait donné à la *Gîtâ* une interprétation

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

qui penchait du côté de la lutte «violente», tandis que la lecture qu'en faisait Gandhi allait plutôt dans le sens d'une action «pacifique». Gandhi renforça l'autorité de la *Gîtâ* à l'intérieur de l'hindouisme et infléchit le sens profond de son message, tout comme Tilak l'avait fait avant lui.

On peut se demander comment un même texte a pu se prêter à deux interprétations si opposées de la part des deux célèbres traducteurs. La réponse réside dans la façon de rattacher la *Bhagavad Gîtâ* au grand récit épique, le *Mahâbhârata*, dans lequel elle s'insère. Ce récit, et plus particulièrement la bataille qui en constitue l'élément central — le conflit entre les Pândava et les Kaurava —, peut être pris littéralement ou être vu comme une allégorie. Pour Tilak, accroché au sens littéral, il s'agissait d'une véritable bataille entre deux armées. Il accorda donc une place prépondérante aux affrontements violents en traduisant la *Gîtâ*. Gandhi, par contre, donna une valeur métaphorique au récit, y voyant la lutte que se livrent le bien et le mal dans l'âme des êtres humains. Sa traduction reflète par conséquent cette interprétation et met l'accent sur la nature non violente du combat. Ces deux interprétations sont conformes à la tradition hindouiste (Sharma 1983 : 44, 47).

Il est donc clair que les traducteurs jouent un rôle crucial dans la diffusion et l'interprétation des textes hindouistes. En fait, ils interviennent autant sur le sens général du message que sur sa signification profonde. À cet égard, le cas Tilak/Gandhi n'est pas unique. Deux autres traducteurs ont donné un sens différent à un autre livre sacré hindou, le *Rig-Veda*¹⁹, collection d'hymnes antérieurs au II^e millénaire av. J.-C. Le premier, Max Mueller (1823-1900), interpréta ce texte dans une optique hénothéique²⁰, tandis que le second, Swami Dayananda Sarasvati (1824-1883), le traduisit dans une perspective monothéique (Singh 1971).

Le bouddhisme : sa diffusion en Extrême-Orient

Contrairement à la tradition brahmanique de l'hindouisme, selon laquelle les textes saints doivent être rédigés en sanskrit, le bouddhisme ignore totalement la notion de langue sacrée²¹. Pendant des siècles, on traduisit les Écritures bouddhiques dans de nombreuses langues locales. Le pali, pourtant la langue écrite du bouddhisme primitif, n'est pas la langue originale des premiers textes canoniques utilisés dans les sermons bouddhiques. Avec le

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

temps, toutefois, la diffusion du bouddhisme entraîna la formation et la sacralisation de certains idiomes cléricaux et littéraires, tels que le chinois classique au Japon et en Corée, le pali dans la partie continentale de l'Asie du Sud-Est et le tibétain littéraire au Tibet.

La formidable expansion géographique du bouddhisme en Asie orientale, d'abord en Chine et au Viêt-nam du Nord au cours du I^{er} siècle, en Corée et au Japon 500 ans plus tard, puis au Tibet et en Mongolie au XIII^e siècle, a donné lieu à une intense activité de traduction, particulièrement en Chine. Très peu de missionnaires qui se rendirent en Chine au cours du I^{er} siècle parlaient couramment le chinois, et, à l'inverse, une poignée seulement de Chinois maîtrisaient le sanskrit. Les versions chinoises des textes bouddhiques étaient donc habituellement réalisées en équipe : un maître étranger récitait le texte et, avec l'aide d'un interprète, en proposait une traduction rudimentaire. Les collaborateurs chinois transcrivaient cette version, qu'ils s'appliquaient à réviser et à polir. Cette façon de faire explique la sinisation radicale du bouddhisme et sa rapide assimilation par la culture chinoise.

Le grand érudit Kumarajiva (v. 350-410) entreprit un travail plus systématique au début du V^e siècle. Les traductions antérieures utilisaient des notions et des idéogrammes appartenant à la philosophie chinoise. En traduisant le canon bouddhique, Kumarajiva créa une riche terminologie destinée à remplacer les termes taoïstes ayant servi jusque-là à exprimer les concepts bouddhiques fondamentaux. Il fit appel à un grand nombre de moines tout au long de ses travaux et multiplia les conférences devant des milliers de personnes sur les textes qu'il traduisait. Au VII^e siècle, le célèbre moine-pèlerin chinois Xuan Zang (fig. 9, fig. 24) se rendit en Inde à la recherche de textes sacrés, comme nous l'avons vu au chapitre 4. Il revint à Chang'an avec de nombreux manuscrits bouddhiques qu'il passa le reste de sa vie à traduire. Ses versions contribuèrent à répandre le bouddhisme en Chine.

Les textes en sanskrit ou en langues indo-européennes présentaient de nombreuses formes linguistiques inconnues des Chinois : des catégories grammaticales complexes comprenant trois genres et trois nombres pour les noms, trois personnes et trois nombres pour les verbes, des temps de verbe indiquant le passé et le présent, et d'autres particularités. Ne disposant pas d'une syllabation correspondante, les Chinois devaient utiliser une écriture pictographique qui ne permettait pas d'exprimer les cas, les nombres, les temps, les modes ou les voix. Malgré ces obstacles d'ordre linguistique, ils entreprirent néanmoins la traduction du canon bouddhique, et, ce faisant, ils ont assuré la conservation de centaines de textes dont

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

les originaux sont aujourd'hui disparus. Qui plus est, certaines versions chinoises sont probablement plus proches des originaux sanskrits que ne le sont les versions sanskrites plus récentes de l'Inde et du Népal.

Les textes sacrés des principales religions orientales furent également traduits en langues occidentales, le plus souvent à des fins d'érudition plutôt que religieuses. Les traductions de textes hindouistes effectuées par le premier grand orientaliste versé en sanskrit, William Jones (1746-1794), eurent une énorme influence en Occident et furent lues par de nombreux écrivains du XVIII^e siècle (voir le chapitre 4). Le savant français A. H. Anquetil-Duperron (1731-1805) publia une version latine d'un commentaire de l'*Avesta*²² en pehlvi (*Zend-Avesta*). Pour sa part, l'orientaliste français Eugène Burnouf (1801-1852) publia une grammaire palie et traduisit les sermons de Bouddha (*Lotus Sutra*). Quant à Max Mueller, dont le nom a été cité plus haut, on lui doit la traduction anglaise d'une impressionnante collection réunissant quinze volumes de textes sacrés orientaux.

Les traducteurs ont été véritablement des agents de diffusion du bouddhisme en Extrême-Orient et ont contribué à la formation des langues littéraires orientales. On peut facilement comparer le travail des missionnaires-traducteurs bouddhistes à celui de leurs homologues chrétiens. Leur influence sur la culture orientale est analogue à celle qu'eurent les traducteurs chrétiens dans d'autres parties du monde. À compter du XVIII^e siècle, les traductions européennes firent connaître l'Orient aux lecteurs occidentaux. Elles ont joué un rôle non négligeable dans l'élaboration d'une vision orientaliste de l'Asie et mieux fait comprendre les religions de cette partie du monde.

Chaque génération dissipe une partie de la zone d'ombre qui voile notre connaissance du passé et apporte de nouvelles raisons pour retraduire les textes religieux. Au cours des dernières décennies, par exemple, on a tenté d'éliminer, au moyen de formulations englobantes, la discrimination fondée sur la race ou le sexe. Ces efforts s'étendirent à la traduction des textes sacrés, et plus particulièrement à la traduction biblique, fortement influencée par les interprétations féministes. Cette influence commença à se faire sentir à la fin du XIX^e siècle avec ce qu'il est convenu d'appeler la première vague féministe : le mouvement des suffragettes. Elizabeth Cady Stanton (1815-1902), une des plus célèbres suffragettes américaines, produisit en 1898 *The Women's Bible* ou «Bible des femmes», qui n'était pas en soi une nouvelle traduction, mais plutôt une compilation de textes,

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

accompagnés de commentaires. Son but : corriger les stéréotypes masculins des versions antérieures. Sa compatriote Julia E. Smith (1793-1886) fut la première femme à traduire seule la Bible dans son intégralité. Elle publia sa traduction à compte d'auteur en 1876. L'évolution des idéologies inspire aussi de nouvelles traductions : la version féministe du poème lyrique le Cantique des cantiques, réalisée par Marcia Falk en 1982, en est un exemple.

Les traducteurs qui explorent du double point de vue historique et littéraire la richesse des textes religieux originaux disposent d'une source inépuisable d'inspiration pour en renouveler les interprétations. Dans la seconde moitié du XX^e siècle, nous assistons à une prolifération des traductions de la Bible. La *New English Bible* (1970), adoptée par les plus importantes institutions protestantes de Grande-Bretagne, fut l'œuvre d'un comité de rédaction, dont un des membres était, chose inusitée, un poète, T. S. Eliot. Critiquée pour son interprétation trop libre du texte hébreu, cette version fut révisée et publiée en 1990 sous un nouveau titre, *The Revised English Bible*. Les Bibles œcuméniques rivalisent avec les versions en «langue ordinaire», interconfessionnelles ou encore interculturelles, comme la *New Arabic Bible* (1992), et font concurrence à des versions de toute évidence plus sectaires.

La traduction des textes religieux demeure une activité étroitement liée aux institutions et aux autorités religieuses. Néanmoins, il est désormais possible d'aborder ces textes du point de vue de leur valeur purement littéraire ou documentaire. Les traducteurs contemporains de ce genre de textes ne sont plus forcément des théologiens, mais peuvent très bien être des spécialistes de l'histoire des cultures, voire des poètes.

Ce chapitre a été rédigé par Sherry Simon (Canada), avec la collaboration de Robert Bratcher (États-Unis), Amila Butorovic (Canada), Francine Kaufmann (Israël), Achmed Khammas (Allemagne), Domenico Pezzini (Italie) et Arvind Sharma (Canada).

Notes

1. Le présent chapitre porte sur les textes religieux en général : les textes sacrés, ou les Écritures, aussi bien que certains textes auxiliaires utilisés par les diverses religions du

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

monde à des fins liturgiques, pédagogiques ou autres.

2. Ainsi, dans *The Encyclopedia of Religion*, ouvrage non confessionnel faisant autorité, aucun article n'est consacré à la traduction.

3. On relève les graphies Coran, Koran ou Qur'ân. La désignation française la plus courante, «Coran», sera utilisée tout au long de ce chapitre, sauf dans le titre consacré de certaines publications.

4. Le mot Torah, qui signifie littéralement «enseignement», est habituellement traduit par «la Loi». Strictement parlant, la Torah comprend les cinq premiers livres de la Bible, le Pentateuque, mais, dans son sens large, elle englobe la totalité des vingt-quatre livres de la Bible hébraïque.

5. Le Talmud, mot qui signifie «étude» en hébreu, est le recueil de la loi et des traditions juives. Il constitue, avec la Bible hébraïque, le fondement de la vie religieuse des Juifs. Deux parties le composent : la *Mishna*, rédigée initialement en hébreu vers l'an 200, consiste en une codification de la loi orale; la *Gemârâ*, écrite principalement en araméen entre les III^e et V^e siècles, est une interprétation commentée de la *Mishna*.

6. Le chiffre soixante-dix désignait l'ensemble de l'humanité : les «soixante-dix» nations et leurs «soixante-dix» langues.

7. L'araméen fut la *lingua franca* d'une grande partie de l'Asie du Sud-Ouest de l'an 300 av. J.-C. jusqu'en 650 environ et la langue de tous les jours des habitants de la Palestine.

8. Le mot *metourquemane* est l'adaptation en hébreu de l'araméen *tourquemane*, qui, par l'intermédiaire de l'arabe, a donné les mots français «drogman» et «truchement».

9. Les Églises orthodoxes orientales considèrent toujours la Septante comme la traduction ecclésiastique officielle de l'Ancien Testament.

10. Les massorètes sont des docteurs juifs, auteurs des travaux philologiques connus sous le nom de «massores» ou *massorah* et destinés à assurer une lecture fidèle de la Bible. Leur travail s'étend du VI^e au XII^e siècle.

11. Par exemple, le mot «vierge» figurait dans la version chrétienne, tandis que l'édition juive conservait les mots «jeune fille».

12. La Journée mondiale de la traduction, que célèbre annuellement la Fédération internationale des traducteurs depuis 1992, coïncide avec la fête de saint Jérôme, le 30 septembre.

PROPAGATEURS DES RELIGIONS

13. Il compile un dictionnaire étymologique des noms propres de la Bible, produit un index des noms de lieux cités dans les Écritures et procède à une étude critique des passages difficiles de la Genèse.

14. Lors de la quatrième séance du concile de Trente, le 6 avril 1546, la *Vulgate* fut proclamée la seule version «authentique pouvant être utilisée dans les enseignements publics, les discussions, les prédications et les exposés». Cette décision fut renversée le 30 septembre 1943 par le pape Pie XII, qui, dans son encyclique *Divino Afflante Spiritu*, ouvrit la voie aux traductions et aux études critiques de la Bible.

15. Ces savants furent choisis à Oxford, à Cambridge et à Westminster. Mentionnons les sommités suivantes : Lancelot Andrewes, détenteur d'un doctorat et responsable du projet, entendait l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le grec, le latin et une dizaine d'autres langues; il fut nommé ultérieurement évêque de Winchester; John Overall, également docteur et professeur de théologie, deviendra aussi évêque à Norwich; William Bedwell, un des plus grands spécialistes de littérature arabe en Europe; sir Henry Savile, laïc le plus instruit de son temps.

16. Voir le travail du missionnaire allemand, Adolf Vielhauer, qui traduisit la Bible dans une langue camerounaise, le mungaka, et qui, en outre, compila, transcrivit et publia la littérature orale indigène. Il est fait mention de ce traducteur au chapitre 3.

17. Ce traducteur est aussi connu sous les noms de Ludovicum Marraccium, de Ludovicus Marraccius et de Luigi Marracci ou Marraccio (Binark et Eren 1986).

18. Commentaires que Tilak rédigea en prison, après avoir été incarcéré par les Britanniques pour sédition.

19. Le mot *Veda*, qui signifie «connaissances» en sanskrit, désigne quatre recueils d'hymnes (*Rig-Veda*, *Sama-Veda*, *Yajur-Veda* et *Atharva-Veda*), auxquels on a ajouté des textes en prose et des commentaires. Ces livres sacrés de l'hindouisme sont censés avoir été «révélés» par les divinités aux sages de l'époque védique et contenir toute la sagesse divine.

20. L'«hénouthéisme» est le culte, l'adoration, d'un seul dieu chez un même peuple, qui reconnaît par ailleurs l'existence de plusieurs divinités. Se dit par opposition au «monothéisme», doctrine philosophique et religieuse qui ne reconnaît l'existence que d'un seul et unique Être suprême, au «polythéisme», qui admet plusieurs dieux, et au «panthéisme», doctrine selon laquelle tout est en Dieu, le monde et son créateur ne faisant qu'un.

21. Le bouddhisme fut fondé par Siddharta Gautama, le Bouddha (v. 560-v. 480 av. J.-C.), en réaction contre la tradition brahmanique de l'hindouisme. Les œuvres qui forment le vaste ensemble de la littérature sacrée bouddhique furent transmises oralement et par écrit en

LES TRADUCTEURS DANS L'HISTOIRE

quatre langues principales : le pali, le sanskrit, le chinois et le tibétain. Le pali est l'un des plus importants dialectes du prâkrit (v. 450 av. J.-C.), dans la branche des langues indo-iraniennes. Voir la note 9 du chapitre 4.

22. L'*Avesta* est le livre sacré de la religion mazdéenne des anciens Perses. Ce recueil de textes est écrit en langue avestique, que les intellectuels européens appellent faussement zend, terme qui désigne les commentaires de l'*Avesta* en pehlvi, d'où le nom *Zend-Avesta*.

Lectures complémentaires

Abul Qasem 1982; Allen 1969; Arberry 1955; Barratt 1984; Callewaert et Hemraj 1983; Chadourne 1993; Copeland 1991; Cragg 1973; Daniell 1989, 1992, 1994; Eliade 1987; Ellis 1989, 1991; Embree 1972; Harl 1988; Kelly 1975; Kelly 1976; Labourt 1949; Larkin 1988; Marcel 1990; Olin 1979; Orlinsky 1974; Orlinsky et Bratcher 1991; Rahman 1988; Rice 1985; Royster 1972; Sarma 1956; Sharpe 1985; Smalley 1991; Stine 1992; Tilak 1965; Tov 1984; Watt 1970; Watters 1905; Workman 1940.
